

## PHÉNOMÉNOLOGIE ET OBJECTIVISME SÉMANTIQUE DANS LES *RECHERCHES LOGIQUES* DE HUSSERL

Denis SERON

Les *Recherches logiques* de Husserl semblent à maints égards un ouvrage disparate, mêlant la description phénoménologique à l'analyse logique et ontologique. Nulle part sans doute cette impression n'est plus forte qu'à la lecture du premier volume, tant il est vrai que la critique du psychologisme logique dans les *Prolégomènes à la logique pure* et son corollaire, un objectivisme sémantique intransigeant, paraissent difficilement intégrables dans le projet d'ensemble des *Recherches*. Or, si l'unité des *Recherches* est assurément un problème, la raison en est la complexe conception de l'idéalité qu'y défend Husserl. Car l'ouvrage vise avant tout à satisfaire simultanément deux contraintes apparemment antinomiques: maintenir l'*idéalité* des lois et des objets logiques conjointement avec l'exigence de fondation empirique, de «retour aux choses mêmes». Cette étude a pour ambition d'exposer la solution de Husserl en 1900-1901 et de montrer en quoi l'idéalisme phénoménologique des textes ultérieurs est né d'une tentative visant à remédier à certaines difficultés inhérentes à l'idéalisme logique des *Recherches*.

Comme on l'a souvent souligné, les *Recherches logiques* font coexister deux aspects apparemment incompatibles. D'abord, il y a l'entreprise phénoménologique (ou psychologique au sens de la psychologie descriptive), qui trouve son aboutissement dans les V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> *Recherches*. Dans le sillage des phénoménologies Brentanienne et positiviste, cette entreprise exige une attitude de neutralité métaphysique. Plus exactement, la phénoménologie doit se passer de toute présupposition et en particulier de toute présupposition métaphysique sur l'existence du monde extramental<sup>1</sup>. Ensuite, les *Prolégomènes* professent un objectivisme sémantique d'après lequel la logique est une théorie proprement dite. Comme telle, la logique a ses objets propres, à savoir les théories,

<sup>1</sup> E. Husserl, *Logische Untersuchungen*, vol. 2: *Untersuchungen zur Phänomenologie und Theorie der Erkenntnis*, Niemeyer, 1901, Introd., §7. Je renvoie aux deux volumes des *Recherches* par les sigles LU1 et LU2, suivis du numéro de la Recherche et de la page avec mention de l'édition (A et B respectivement pour les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> éditions).

les parties de théories que sont les propositions, les parties de propositions, bref tout ce qu'on regroupe sous le terme général de *signification*. Les propositions et les théories sont dites vraies en soi et indépendantes des actes mentaux dans lesquels elles sont pensées, assertées, etc. Cette dernière conception ressemble beaucoup à un platonisme logique, et l'interprétation platoniste des *Prolégomènes* est courante chez les commentateurs. Par platonisme, il faut entendre ici l'idée que les objets idéaux-généraux sont *séparables*, c'est-à-dire pourvus d'une existence «en soi» ou indépendante de celle des choses réelles et en particulier des actes mentaux. Le platonisme logique se définit ainsi comme une doctrine suivant laquelle les significations sont pourvues d'une objectivité «en soi». La question est maintenant la suivante: comment Husserl a-t-il pu défendre simultanément un objectivisme sémantique et l'idée d'une phénoménologie «sans présuppositions»?

Le problème est particulièrement apparent si l'on se penche sur la notion d'idéalisme. On compte dix occurrences d'*Idealismus* ou d'*idealistisch* dans les *Prolégomènes*. À cinq reprises, Husserl se dit lui-même idéaliste (LUI, A79 n., A164, A188, A212, A213); les autres occurrences se réfèrent aux idéalismes kantien, leibnizien ou postkantien. Or, le terme d'idéalisme doit manifestement se comprendre, ici, au sens d'un «idéalisme platonicien», par opposition à l'empirisme. En première approximation, cet idéalisme consiste d'une part à distinguer l'idéal du réel, d'autre part à croire que cette différence est irréductible et que l'idéal ne peut être ramené au réel. En ce sens, il s'oppose directement au psychologisme logique:

De là il ne sera pas inutile (...) d'assurer dès maintenant le principal fondement de la logique pure et de la théorie de la connaissance en prenant la défense de la légitimité propre des objets spécifiques (ou idéaux) à côté des objets individuels (ou réels). C'est là le point sur lequel le psychologisme relativiste et empiriste se distingue de l'idéalisme, qui représente l'unique possibilité pour une théorie de la connaissance en accord avec elle-même. Naturellement l'expression «idéalisme» ne désigne pas ici une doctrine métaphysique, mais la forme de la théorie de la connaissance qui reconnaît dans l'idéal la condition de possibilité de la connaissance objective en général, plutôt que de l'éliminer par une interprétation psychologue. (LU2, A107-108)<sup>2</sup>

De telles déclarations nous mettent en présence de quelque chose qui ressemble à un platonisme, mais aussi d'un idéalisme aux antipodes de l'idéalisme transcendantal de style kantien des *Idées I* — qui consiste,

<sup>2</sup> Cf. *Formale und transzendente Logik*, Niemeyer, 1981, §57.

tout au contraire, à n'assumer comme existant que des *ideas* immanentes. Ces deux idéalismes semblent absolument incompatibles. D'un côté on affirme l'existence d'objets logiques indépendants des actes mentaux, de l'autre on n'assume aucune autre existence que celle des actes mentaux.

Dans la suite, je partirai principalement des deux questions suivantes : (1) l'objectivisme sémantique des *Prolégomènes* est-il vraiment un platonisme logique<sup>3</sup>? (2) Comment l'objectivisme sémantique des *Prolégomènes* pourrait-il être compatible avec le projet phénoménologique des *Recherches*? En un premier temps, je me bornerai à donner quelques éléments de réponse essentiellement à partir des *Prolégomènes*. Ce que je souhaite montrer, c'est que l'antipsychologisme husserlien est sensiblement différent de ceux de Frege et de Bolzano et que cette différence vient principalement du fait qu'il s'enracine dans la théorie de l'intentionnalité de Brentano. L'essentiel, dans l'antipsychologisme husserlien, n'est pas l'objectivisme sémantique comme chez Frege et Bolzano, mais plutôt la théorie de l'intentionnalité et plus spécialement sa composante la plus inaliénable, la distinction entre contenu réel et contenu intentionnel. Cette manière de voir montrera toute l'originalité de l'antipsychologisme husserlien, mais aussi en quoi il n'est peut-être pas, strictement parlant, un platonisme de la signification comme on le croit encore souvent.

En un second temps, je m'efforcerai d'associer une signification plus précise à l'antipsychologisme des *Prolégomènes* en clarifiant le rôle que la phénoménologie est appelée à jouer dans le projet fondationaliste des *Recherches*. La quatrième section détaillera ainsi, en un sens à ma connaissance assez nouveau, la profonde différence entre les deux éditions des *Recherches* sur ce point, et montrera en quoi le « tournant transcendantal » a amené Husserl, dans *Logique formelle et logique transcendantale*, à substituer au projet de « fondation phénoménologique » des *Recherches* celui d'une *logique phénoménologique*. En conclusion, j'examinerai brièvement quelques conséquences de ce changement de perspective sur l'objectivisme sémantique husserlien.

## 1. La fondation de la logique normative

Au §4 des *Prolégomènes*, Husserl déclare que les sciences sont « imparfaites » au sens où elles renferment des présuppositions implicites. Pour pratiquer sa discipline, le scientifique n'a pas besoin de connaître

<sup>3</sup> Sur le rapport entre objectivisme sémantique et platonisme logique, cf. la contribution d'Arnaud Dewalque *supra*.

les «fondements ultimes» sur lesquels repose sa science. Cela vaut pour les sciences particulières comme la physique et l'histoire, mais aussi pour la mathématique elle-même.

Au paragraphe suivant, il précise cette idée en distinguant deux types de présuppositions. Pour commencer, il y a les «présuppositions de nature métaphysique ininterrogées et même le plus souvent insoupçonnées». Par exemple, le physicien présuppose l'existence d'une nature spatio-temporelle, mathématisable au moyen de la géométrie euclidienne à trois dimensions, etc. La tâche de clarification de ces présupposés incombe à la philosophie première au sens d'Aristote. Elle s'applique par exemple aux sciences naturelles, mais non à la mathématique, qui est indépendante de toute existence réelle au sens où elle resterait vraie alors même qu'il n'existerait aucune réalité physique. Ensuite, Husserl mentionne d'autres présupposés de nature très différente, qui caractérisent toute science y compris la mathématique du fait qu'ils concernent la forme de science elle-même, le fait que ce sont des sciences. Le scientifique se plie à certaines règles tacites qui font que ce qu'il pratique est une science, une théorie, plutôt qu'un sport, un art comme le tissage, etc. Par exemple, le physicien et l'historien comme le mathématicien font des inférences et, par là, présupposent certaines règles d'inférence. Il n'est pas permis d'inférer tout de n'importe quoi: certaines inférences sont légitimes, rationnelles, et d'autres non, les inférences rationnelles obéissant à certaines règles (logiques), par exemple celles de la syllogistique aristotélicienne ou du calcul des prédicats. Autre exemple: en aspirant à énoncer des propositions vraies, le scientifique présuppose certaines conditions auxquelles une proposition est vraie. La vérité prescrit certaines règles auxquelles le scientifique est censé se conformer même s'il n'en a pas une claire conscience et s'il n'a pas besoin de le faire explicitement. Le physicien ou le mathématicien prennent soin que leurs théories ne soient pas contradictoires, présupposant la loi suivant laquelle aucune proposition de la forme  $\langle p \text{ et non-}p \rangle$  n'est vraie — et qu'on peut exprimer normativement en disant: le scientifique ne doit pas énoncer de proposition de la forme  $\langle p \text{ et non-}p \rangle$ . Les présupposés du second type relèvent de ce que Husserl appelle la «théorie de la science» (*Wissenschaftslehre*), c'est-à-dire de la logique.

Le point de départ de Husserl dans les *Prolégomènes*, on l'oublie trop souvent, est que cette logique présupposée par les scientifiques est fondamentalement une discipline *normative*, c'est-à-dire une discipline qui énonce un devoir-être et non un être comme le font les disciplines théoriques. La logique est normative au sens où elle permet de faire la

différence entre la «bonne» et la «mauvaise» science, ou entre la «vraie» et la «fausse» science. Par exemple, elle permet de distinguer entre les inférences valides et les inférences non valides, entre les jugements suffisamment justifiés et ceux qui ne le sont pas, etc.

On peut être plus précis encore. Parmi les disciplines normatives, certaines ont ceci de particulier qu'elles prescrivent des activités en vue d'un but. Par exemple, l'énoncé «un étudiant doit être capable de rester assis pendant au moins une heure» prescrit une norme, un *Sollen*, qui est en même temps un critère permettant de distinguer entre les «bons» et les «mauvais» étudiants. Mais il ne prescrit encore aucune activité pratique. L'énoncé «tous les étudiants doivent rester assis», en revanche, prescrit une règle pratique. Ici aussi il y a une norme, un devoir-être, mais la norme a ceci de particulier qu'elle se réfère à un *but* pour une activité: tous les étudiants doivent rester assis pour être de «bons» étudiants. Ce que l'étudiant doit faire correspond à une «valeur positive», c'est quelque chose de «bon».

Husserl approfondit la distinction entre discipline normative et discipline pratique au §15. Une discipline pratique est un cas particulier de discipline normative, à savoir une discipline normative où la «norme fondamentale» est d'«atteindre un but pratique général», par exemple d'être un «bon étudiant». Plus exactement, toute discipline pratique présuppose une discipline normative qui fixe les normes indépendamment de toute réalisation pratique (*LU1*, A47). Mais inversement, toute discipline normative n'a pas nécessairement une signification pratique. Pour Husserl, au début des *Prolégomènes*, la logique présupposée par les sciences est fondamentalement une discipline pratique, une discipline qui prescrit au scientifique ce qu'il doit faire pour pratiquer sa science et ce qu'il ne peut pas faire sous peine d'être un «mauvais» scientifique. Bref, déclare Husserl contre Kant (voir *infra*), la logique est fondamentalement une «technologie de la science» (*Kunstlehre der Wissenschaft*) (*LU1*, A27). En effet, la science — du moins considérée comme quelque chose qui peut être normé — est une activité orientée vers un but.

Le §6 des *Prolégomènes* fournit de précieuses indications sur la signification pratique de la science. La science, observe Husserl, «n'a d'existence objective que dans sa littérature» (*LU1*, A12). Mais cette littérature d'une part provient d'actes de connaissance d'individus, d'autre part produit la possibilité d'autres actes de connaissance (d'autres individus). Par exemple, un individu sait que le bulbe rachidien régule le battement du cœur. Il l'écrit et publie un ouvrage. En lisant celui-ci, j'apprends et, par là, je sais que le bulbe rachidien régule le battement du

cœur. En ce sens, la science est bien une activité qui a un but, ce but étant le savoir ou, plus exactement, l'évidence. Je n'aborderai pas ici les difficiles problèmes liés à cette notion — très problématique — d'évidence, et me borne à rappeler qu'elle signifie approximativement, dans les *Recherches*, l'aperception de la vérité de propositions ou encore le «vécu de la vérité» (LUI, A190), c'est-à-dire, pourrait-on dire, l'*adaequatio rei et intellectus* du point de vue phénoménal: «Le signe distinctif le plus parfait de la rectitude est l'évidence, elle vaut pour nous comme étant l'intériorisation immédiate (*unmittelbares Innewerden*) de la vérité elle-même» (LUI, A13).

C'est aux §§14 et 16 que Husserl formule la thèse fondamentale des *Prolégomènes*: *toute discipline normative est fondée dans une discipline théorique*. Ou encore, toute discipline normative «doit posséder un contenu théorique séparable de toute idée de normation (*Normierung*), de devoir-être (*des Sollens*)» (LUI, A40, répété en A47). Cela vaut *a fortiori* pour toute technologie, puisqu'une technologie est par définition un cas particulier de discipline normative. Husserl démontre cette thèse au §14 des *Prolégomènes*, qui est donc crucial. Voici les grandes étapes de son argumentation:

Un énoncé normatif tel que

(1) «un combattant doit être courageux»

est ce que Husserl appelle «norme fondamentale». C'est-à-dire qu'il énonce un devoir-être général et fondamental d'où on peut dériver des propositions normatives spéciales. En d'autres termes, cet énoncé exprime une proposition qui peut servir de fondement pour d'autres propositions normatives. Par exemple, «un combattant doit s'entraîner à ne plus avoir peur en regardant des films d'épouvante» n'est pas une norme fondamentale, mais une proposition normative dérivée de la norme fondamentale «un combattant doit être courageux». On peut faire correspondre à la norme fondamentale un «jugement de valeur», c'est-à-dire un jugement attribuant une valeur positive («bon») ou négative («mauvais») à un objet:

(2) «Seul un combattant courageux est un bon combattant.»

(3) «Tout combattant non courageux est un mauvais combattant.»

Si on formalise, alors

(1) «un A doit être C»

signifie (le gamma note le prédicat de valeur):

- (2) «seul un A qui est C est un *bon* A»  $\forall x (\Gamma x \Rightarrow Cx)$   
 (3) «un A qui n'est pas C est un *mauvais* A»  $\forall x (\neg Cx \Rightarrow \neg \Gamma x)$

Naturellement, les trois propositions sont équivalentes, puisque, selon Husserl, (2) et (3) ne font qu'exprimer autrement la proposition (1), et que (3) est la contraposition de (2). Concrètement, cela veut dire qu'énoncer une norme fondamentale, c'est énoncer des conditions — nécessaires ou suffisantes — pour la possession d'une valeur positive. Être courageux est une condition nécessaire pour être «bon» (combattant)<sup>4</sup>. Husserl définit la norme fondamentale dans les termes suivants:

La proposition normative qui pose pour les objets de la sphère concernée l'exigence générale suivant laquelle ils doivent satisfaire (...) les caractères constitutifs du prédicat de valeur positif a dans chaque groupe de normes une situation privilégiée et peut être désignée comme la *norme* fondamentale. (*LUI*, A45)

Or, cette définition change entièrement les données du problème. Car si on l'accepte, alors les «normes fondamentales» ne sont plus des propositions normatives proprement dites (*ibidem*), mais elles deviennent des propositions théoriques. En effet, la norme fondamentale n'est dès lors rien d'autre que la «définition du concept normatif de bien» (*LUI*, A46). Bref, elle dit ce qu'est le bien, ce que c'est que d'être bon: mais alors il n'y a plus, à proprement parler, de devoir-être, ni donc de normativité!

La conclusion est la suivante. Les propositions normatives du type «un combattant doit s'entraîner à ne plus avoir peur en regardant des films d'épouvante» présupposent des normes fondamentales du type «un combattant doit être courageux». Or, les normes fondamentales sont des propositions théoriques et non normatives. En conséquence, toute proposition normative est soit — en réalité — une proposition théorique (norme fondamentale), soit une proposition qui, étant véritablement normative, est néanmoins fondée dans une proposition théorique. Comme les disciplines normatives et théoriques sont des tous composés de propositions, on peut en inférer ceci: toute discipline normative, c'est-à-dire composée de propositions normatives, est fondée dans des normes fondamentales qui sont en réalité des propositions théoriques. Ou encore: toute discipline normative est fondée dans une discipline théorique (QED). Les disciplines normatives ont besoin, au départ, de propositions théoriques (normes fondamentales) comme «un combattant doit être courageux»,

<sup>4</sup> La condition pourrait aussi être nécessaire et suffisante, car on pourrait avoir une équivalence au lieu d'une simple implication.

qui forment ce que Husserl appelle le «contenu théorique» des disciplines normatives. Les propositions normatives sont nécessairement des propositions dérivées du contenu théorique.

Ces constatations doivent valoir aussi pour la logique qui, on l'a vu, est une discipline normative et qui, comme telle, doit présupposer des propositions théoriques. Partant, la question est la suivante: de quelle nature doivent être les propositions théoriques à la base de la logique prise comme discipline normative? Telle est la grande question des *Prolégomènes*. La vraie question n'est pas de savoir si la logique doit être une discipline pratique ou théorique. Car la logique est indiscutablement pratique. Mais la question est plutôt: dans quelle discipline théorique la logique pratique est-elle fondée?

Husserl envisage deux réponses possibles à cette dernière question. La première consiste à dire que le contenu théorique de la logique ne peut venir de la logique elle-même, mais qu'il doit être fourni par d'autres sciences et, en particulier, par les sciences empiriques. Le psychologisme logique est plus spécialement cette conception — censément défendue par des auteurs comme Beneke, John Stuart Mill (dans sa controverse avec Hamilton), Sigwart, Theodor Lipps, etc. — suivant laquelle la logique normative doit emprunter son contenu théorique à la psychologie empirique. Mais d'autres voies sont possibles. Ainsi Husserl s'en prend aussi, au chapitre 9 des *Prolégomènes*, aux tentatives de Mach et d'Avenarius visant (avec peut-être un résultat assez semblable, ultimement psychologue, comme le pense Husserl) à trouver ce contenu théorique dans la biologie.

La seconde réponse localise le contenu théorique de la logique normative dans la logique elle-même. Ce contenu ne vient pas d'une autre science, mais il existe au contraire une logique purement théorique, une «logique pure» au sens de Kant. Une logique pure, c'est-à-dire une logique qui est «entièrement indépendante» des autres sciences (*LU1*, A31-32), *a priori*, non issue d'une science empirique. Il s'agit donc de défendre l'idée que la logique comme technologie est fondée dans la logique comme logique pure, ou qu'«une science théorique *propre*, une logique 'pure', est au fondement de toute logique conçue comme technologie» (*LU1*, A33). Telle est la position de Husserl, qu'il partage, de son propre aveu, avec Kant, Herbart, Lotze, Bolzano et quelques autres. Le rapport avec Kant est cependant un peu plus complexe. D'une part, Husserl ne peut qu'être en désaccord avec Kant quand il affirme que, la logique devant être purement théorique, une logique pratique est un non-sens. Mais d'autre part, *dans les faits*, la «logique appliquée» de



Kant n'est pas autre chose, selon Husserl, qu'une logique pratique. En somme, Husserl est en accord avec Kant sur deux points: une logique purement théorique est possible, la logique est en partie «appliquée», c'est-à-dire, dans les faits, pratique.

Fait important, l'«usage pratique» de la logique est compatible avec les deux réponses (*LU1*, A34), ce qui montre bien que la vraie question n'est pas de savoir si la logique est théorique ou pratique. En réalité, les questions sont les suivantes: (1) une «logique pure» est-elle possible? (2) La logique pratique est-elle fondée dans une telle logique pure — plutôt que dans une science empirique comme la psychologie? La solution de Husserl consiste à répondre affirmativement à ces deux questions: la «logique pure» est possible, la logique pratique est fondée dans la logique pure.

## 2. Arguments antipsychologistes

Voyons maintenant, sommairement, les arguments que Husserl oppose au psychologisme au chapitre 4 des *Prolégomènes*.

Le premier argument, exposé au §21 et certainement le plus important, consiste à rappeler le fait que les lois logiques sont, comme les lois mathématiques, des lois «exactes» (*exakt*). Nous avons *a priori* toute certitude sur le fait qu'elles valent absolument pour tout objet logique. Par exemple, le principe de non-contradiction n'est pas une loi obtenue par induction, dont on supposerait, avec tel ou tel degré de probabilité, qu'elle s'applique dans tous ou dans la plupart des cas, etc. Il n'est pas une loi épistémologiquement comparable aux lois psychologiques, lesquelles, telles que les concevait Husserl dans le sillage de la psychologie empirique brentanienne, sont des lois inductives dont on ne peut exclure *a priori* la possibilité qu'elles soient prises en défaut dans certains cas. Au contraire, nous avons l'«évidence» que le principe de non-contradiction est valable absolument, dans tous les cas possibles sans exceptions. Or, poursuit Husserl, des fondements non exacts, «vagues» (*vag*), ne peuvent donner que des règles vagues. D'une loi théorique vague, je ne peux tirer que des règles normatives vagues. Par exemple, la loi théorique vague «deux contenus mentaux de la forme  $p$  et non- $p$  s'excluent généralement (mais on ne peut exclure *a priori* qu'il existe certains cas où ils ne s'excluent pas)» ne peut fonder qu'une proposition normative vague comme «il est généralement interdit d'affirmer une proposition de la forme  $\langle p$  et non- $p \rangle$  mais il n'est pas exclu qu'on puisse parfois le faire». En

conséquence, les règles pratiques de la logique ne sont pas fondées dans des connaissances vagues, par exemple psychologiques, mais dans des connaissances exactes. Donc le psychologisme logique est faux.

Husserl avance un deuxième argument, toujours au §21. Admettons que la psychologie dont parle Husserl soit anexacte, donc impropre à fonder la logique. Ne pourrait-on pas rétorquer qu'il y a des lois exactes dans certaines sciences comme la physique ou la biologie, et qu'une fondation de la logique pratique dans de telles sciences ne serait donc pas exposée à l'objection de la non-exactitude? L'objection aurait ainsi un double versant. D'abord, certaines lois des sciences naturelles seraient exactes et il serait peut-être possible de s'en servir pour fonder les lois exactes de la logique. Ensuite, on pourrait même concevoir une psychologie dont les lois seraient épistémologiquement des lois naturelles, donc des lois exactes. Le second versant est caractéristique d'une certaine conception, fechnerienne ou wundtienne, suivant laquelle la psychologie est appelée à devenir une science exacte comme les sciences naturelles. Mais, formé à l'école de la psychologie inductive, Husserl ne peut qu'opposer à cette conception la plus ferme résistance. Sa réponse est que les sciences naturelles, y compris la physique mathématique, ne sont en aucun cas des sciences exactes.

Cet argument fait clairement apparaître, négativement, le rôle stratégique que la conception inductive de la psychologie de Brentano est amenée à jouer dans l'antipsychologisme des *Prolégomènes*. En fait, l'argumentation ne fonctionne qu'à la condition que la psychologie physiologique (ou plutôt ses prétentions à l'exactitude) soit d'emblée disqualifiée au profit de la psychologie descriptive, c'est-à-dire empirico-inductive<sup>5</sup>. C'est ce qu'a très bien vu Moritz Schlick lorsqu'il objectait à Husserl, dans un essai de 1910, que l'exactitude des lois logiques ne disqualifie le psychologisme que si la psychologie est anexacte, et que, si on met plutôt en avant l'indubitable origine psychique des jugements,

<sup>5</sup> Appliqué à la psychologie, l'argument soulève certains problèmes qui ne peuvent être traités ici. Il reste en particulier à examiner comment il s'articulerait avec l'opposition, patente dès la première édition, entre la psychologie descriptive et la psychologie génétique au sens brentanien, c'est-à-dire entre la clarification (*Aufklärung*) classificatoire et l'explication (*Erklärung*) causale. L'interprétation récente de D. Fisette («Logique et philosophie chez Frege et Husserl», dans R. Brisart (éd.), *Husserl et Frege: Les ambiguïtés de l'antipsychologisme*, Vrin, 2002, p. 54-56; «Erläuterungen: Logical analysis vs. phenomenological descriptions», dans R. Feist (éd.), *Husserl and the sciences: Selected perspectives*, University of Ottawa Press, 2004, p. 76-78) me semble très juste s'agissant de la deuxième édition, mais assez problématique pour la première.

des raisonnements, etc., alors cette exactitude est tout aussi bien, à l'inverse, un argument en faveur de l'exactitude de la psychologie<sup>6</sup>.

Le troisième argument, énoncé au §23, est que la logique ne nous parle nullement de faits mentaux comme le fait la psychologie. Elle ne traite pas, par exemple, d'actes mentaux par lesquels nous affirmons ou nions des propositions, mais exclusivement des propositions elles-mêmes, c'est-à-dire du *contenu* de certains actes mentaux, de *ce qui* est affirmé et non du jugement affirmatif, de *ce qui* est nié et non du jugement négatif, etc. Husserl observe ainsi :

Si le psychologisme était sur la bonne voie, nous devrions, dans la théorie du raisonnement, nous attendre à n'avoir absolument que des règles du type suivant: conformément à l'expérience, une proposition conclusive de la forme C, dotée d'un caractère de conséquence apodictiquement nécessaire, se lie, dans certaines conditions  $\Gamma$ , à des prémisses de forme P. Donc, pour raisonner 'correctement', c'est-à-dire pour obtenir par le raisonnement des jugements ayant ce caractère distinctif, on doit procéder d'après cela et veiller à la réalisation des conditions  $\Gamma$  et des prémisses correspondantes. Ce sont des faits psychiques qui, ici, apparaîtraient comme étant soumis à des règles (...). Mais il n'y a pas une loi du raisonnement qui corresponde à ce type. Que dit par exemple le mode *Barbara*? Rien d'autre que ceci: 'Pour n'importe quels termes de classes A, B, C, c'est le cas de manière générale que si tous les A sont B et si tous les B sont C, alors tous les A sont aussi C'. De même le *modus ponens*, complètement exprimé, dit ceci: «C'est une loi valable pour n'importe quelles propositions A et B que, si A est vrai et qu'il soit vrai que si A est vrai, B l'est aussi, alors B est également vrai». Pas plus qu'elles ne sont empiriques, ces lois et toutes celles semblables ne sont psychologiques. (*LUI*, A70-71)

C'est ici que tout se joue. En soi, cette conception n'a rien de très original. On en trouve de semblables chez Lotze et Bolzano, et même dans la *Logique* de Wundt pourtant catalogué comme psychologue<sup>7</sup>. L'originalité de Husserl — et ce qui fait l'intérêt de sa position dans les *Prolégomènes* — est qu'il interprète l'opposition de la psychologie et de la logique dans les termes de la théorie Brentanienne de l'intentionnalité. D'abord, la différence entre psychologie et logique coïncide avec la différence entre l'acte mental, par exemple le jugement, et son contenu logique, par exemple la proposition formant la signification identique de

<sup>6</sup> M. Schlick, «Das Wesen der Wahrheit nach der modernen Logik», *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie und Soziologie*, 1910, vol. 34, p. 409 sq.

<sup>7</sup> W. Wundt, *Logik. Eine Untersuchung der Principien der Erkenntnis und der Methoden wissenschaftlicher Forschung*, Stuttgart, F. Enke, vol. 1, 1880. En rapport avec l'antipsychologisme des *Prolégomènes*, cf. mon article «La controverse sur la négation de Bolzano à Windelband», *Philosophie*, 2006, vol. 90, p. 58-78.

l'énoncé. Ensuite, pense Husserl, *le contenu logique est identique au contenu intentionnel de l'acte*. Par exemple la proposition est identique au contenu intentionnel du jugement prédicatif :

Nous ne voyons pas l'essence de la signification dans le vécu qui confère la signification, mais dans son «contenu» qui présente une unité intentionnelle identique en face de la multiplicité disparate de vécus réels ou possibles de sujets parlants et pensants. (*LU2*, 1, A96-97)

Ce que répétera en d'autres termes le §94 des *Idées I* : le noème de l'acte de jugement «est à comprendre comme la proposition au sens de la logique pure» (Hua 3, 235). C'est cette thèse fondamentale des *Recherches* — la logique est affaire de contenus intentionnels au sens brentanien, c'est-à-dire de phénoménologie — qui va permettre une «fondation phénoménologique de la logique», opposée à la «fondation psychologique de la logique» des psychologues (voir, par exemple, *LUI*, A92).

D'où le rôle stratégique, dans les *Recherches*, de la distinction entre contenu réel et contenu intentionnel de l'acte mental, développée surtout dans la V<sup>e</sup> *Recherche* mais déjà bien présente dans les *Prolégomènes*, où Husserl s'insurge à maintes reprises contre la confusion entre le juger et le jugé, ou entre la rectitude du jugement et la vérité de la proposition. En définitive, on pourrait dire que le psychologisme logique s'explique par la présence d'une véritable similitude entre logique et psychologie. Toutes deux sont des sciences réflexives, qui trouvent leur matériau dans l'acte mental et non dans le monde extramental. Mais cette ressemblance cohabite avec une différence fondamentale. Encore faut-il distinguer entre l'acte mental réel avec ses composantes réelles, dont parle le psychologue, et le contenu intentionnel de l'acte, nécessairement «irréel» comme dira plus tard Husserl, dont le logicien parle *in specie*.

### 3. Phénoménologie et objectivisme sémantique

Nous avons rencontré jusqu'ici quatre distinctions ou oppositions plus importantes : psychologie et logique, lois vagues et lois exactes, contenu réel et contenu intentionnel, objets réels et objets idéaux. À quoi il faut ajouter l'identité, commentée plus haut, entre la signification logique et le contenu intentionnel de certains actes mentaux. L'originalité de Husserl a été d'articuler ces distinctions en des termes nouveaux. Schématiquement, l'argumentation antipsychologiste des *Prolégomènes*

est la suivante. À la différence des lois logiques, qui sont manifestement exactes, les prétendues «lois» psychologiques sont anexactes. Or, des connaissances anexactes ne peuvent fonder des lois exactes. Donc le psychologisme logique est faux. Le logicien psychologue, déclare Husserl au §22 des *Prolégomènes*, est avant tout coupable d'ignorer la différence entre les lois réelles et les lois idéales (*LU1*, A68). Aussi la différence du réel et de l'idéal est-elle «décisive pour les questions débattues opposant la logique psychologue et la logique pure» (*LU1*, A77).

Toute la question est maintenant de savoir comment cette différence s'articule avec celle, non moins fondamentale comme on l'a vu, entre contenu réel et contenu intentionnel. La tentation est forte de faire coïncider les deux distinctions et d'attribuer à Husserl l'opinion suivant laquelle c'est précisément *parce que* le logicien s'intéresse aux contenus intentionnels des actes mentaux, et non à leurs propriétés réelles, qu'il est habilité à énoncer des lois exactes, idéales. Pourtant, on verra que la situation est plus complexe. D'une part, la première édition des *Recherches* refuse le caractère d'idéalisation à la description phénoménologique même là où elle se réfère à des contenus intentionnels. D'autre part, la deuxième édition le lui reconnaît même là où elle se réfère à des composantes réelles. Je pense que ces deux distinctions sont mutuellement indépendantes dans les deux éditions, mais aussi que cela ne change rien au fait que le fondement de l'antipsychologisme des *Prolégomènes* est bien, en 1901 comme en 1913, l'*idéalité du contenu intentionnel*.

Revenons à nos deux questions initiales: (1) L'objectivisme sémantique des *Prolégomènes* est-il un platonisme logique? (2) À quelles conditions est-il compatible avec le projet phénoménologique des *Recherches*? Les éléments rassemblés jusqu'ici permettent, me semble-t-il, d'esquisser une réponse satisfaisante à ces deux questions.

D'abord, si l'on peut aisément s'accorder sur la présence d'un objectivisme sémantique dans les *Prolégomènes*, force est de constater que celui-ci n'est pas, techniquement, un platonisme logique, ou du moins qu'il ne l'est pas ultimement et que cela suffit à le distinguer principiellement de celui de Frege<sup>8</sup>. S'il ne s'agit pas d'un platonisme, c'est justement parce que l'antipsychologisme husserlien est enraciné dans la théorie de l'intentionnalité de Brentano. Les significations, objets de la logique, sont des objets proprement dits, mais elles sont seulement des objets *de*

<sup>8</sup> Cf. B. Leclercq, «Que le mode de donation dépend du mode de constitution: L'intuition des idéalités», dans R. Brisart et M. Maesschalck (éds.), *Idéalisme et phénoménologie*, Olms, 2007, p. 189-190.

*deuxième ordre*, des objets du logicien qui objective réflexivement le contenu intentionnel d'actes mentaux comme des jugements, des pensées, des raisonnements, etc., et non des objets de premier ordre. Car précisément le contenu intentionnel d'un acte n'est pas son objet, alors même qu'il peut être l'objet d'un nouvel acte, réflexif, comme c'est le cas quand le logicien étudie des propositions. Or cela change tout, car justement, d'après la théorie de l'intentionnalité de style brentanien défendue par Husserl, un contenu intentionnel *n'ajoute rien*, ontologiquement parlant, à l'acte dans lequel il est pensé, jugé, etc. Le contenu intentionnel est un moment dépendant de l'acte mental: quand j'imagine Zeus, celui-ci n'existe ni en moi ni ailleurs, mais l'unique objet assumé comme existant est ici l'acte d'imagination lui-même (cf. *LU2*, 5, Appendice aux §11 et 20). En conséquence, il n'y a ontologiquement *rien de plus* dans les objets logiques que dans les actes mentaux réels dans lesquels ils sont pensés, jugés, etc. L'objectivisme sémantique des *Prolégomènes* n'est pas un platonisme logique, mais plutôt un aristotélisme appliqué à l'acte mental<sup>9</sup>. Les significations, comme objets généraux, sont des objets ontologiquement dépendants de l'acte mental, autrement dit *inséparables des concreta*.

Cet aspect de l'antipsychologisme husserlien trouve une expression particulièrement forte dans l'idée que les propositions de la logique pure ne sont pas autre chose que des *species* — c'est-à-dire, pourrait-on dire, des propriétés sémantiques considérées *in specie* — de certains actes mentaux. Comme Husserl le déclarait univoquement en 1903, dans la recension de Palágyi:

La proposition est donc à chacun des actes de jugement auxquels elle appartient en tant que sa visée (*Meinung*) identique ce que par exemple l'espèce (*Spezies*) de la rougeur est aux cas individuels du «même» rouge. (*Aufsätze und Rezensionen (1890-1910)* [Hua 22, 157])<sup>10</sup>

<sup>9</sup> Cf. le point de vue très juste de B. Smith, «Logic and Formal Ontology», dans J.N. Mohanty et W. McKenna (éds.), *Husserl's phenomenology: A textbook*, University Press of America, 1989, p. 29-67.

<sup>10</sup> Cf. *LU2*, 1, A100-101: «Cette véritable identité <de la signification> que nous affirmons ici n'est autre que l'identité de l'espèce (*Spezies*). (...) Les multiples singularités passant à la signification idéalement-une sont naturellement les actes correspondants du signifier, les *intentiones de signification*. La signification est donc à chaque acte du signifier (la représentation logique aux actes de représentation, le jugement logique aux actes de jugement, le raisonnement logique aux actes de raisonnement) ce que la rougeur *in specie* est aux bandes de papier devant moi qui 'ont' toutes cette même rougeur.» *LU2*, 5, A322: «Aux significations correspondent, comme à toutes les unités idéales, des possibilités réelles et éventuellement des effectivités; aux significations *in specie* correspondent les actes du signifier, et les significations ne sont rien d'autre que les caractères

Comme le déclare Husserl au §32 de la I<sup>re</sup> *Recherche* en opposition à toute interprétation normative, «l'idéalité des significations est un cas particulier de l'idéalité du spécifique en général» (LU2, 1, A101-102). Les propositions et plus généralement les significations sont des *species* idéales qui *s'instancient dans des actes mentaux*.

L'analogie avec les couleurs est particulièrement éclairante. De même qu'une théorie des couleurs est possible alors même que les couleurs sont absolument parlant des propriétés de choses concrètes, donc des parties dépendantes, de même une logique pure est possible alors même que les propositions sont ontologiquement réductibles à des propriétés sémantiques d'actes intentionnels. Ainsi le projet de «fondation phénoménologique de la logique» repose, en un sens prégnant, sur une certaine interprétation — non platoniste — de l'idéalité. L'objectivisme sémantique des *Prolégomènes* articule deux thèses étroitement interdépendantes, mais distinctes: d'une part l'objectivité des significations est synonyme d'idéalité (LUI, A191)<sup>11</sup>; d'autre part l'idéalité doit être comprise au sens d'une existence dépendante.

Fait important, cette conception ne change rien au fait que les propositions sont des objets idéaux au sujet desquels le logicien énonce des lois idéales, exactes. Que les propositions soient seulement des contenus intentionnels, dont l'existence se réduit à celle du vécu réel, cela ne signifie nullement, ni n'implique, que les propositions seraient des vécus réels (ou des propriétés réelles de vécus comme le sont leur intensité ou leur durée). C'est ainsi qu'il faut comprendre pourquoi, dans la même recension de Palágyi citée plus haut, Husserl reproche à celui-ci de concevoir les significations comme des «moments» du vécu, oubliant par là la différence essentielle «entre l'espèce et le cas individuel, entre le sens en tant qu'idée qui devient objective par abstraction spécifiante et le moment de sens psychologico-descriptif»<sup>12</sup>. Bref, c'est l'objectivisme sémantique que Husserl oppose à Palágyi, en dépit de sa propre caractérisation des propositions comme *species* des jugements. La vérité n'est pas une simple propriété de vécus réels comme l'est la rectitude du jugement, mais une vérité *en soi*, une propriété de deuxième ordre affectant des propositions idéales, identiquement itérables *ad infinitum*. C'est là le fond de la critique du relativisme de Sigwart et d'Erdmann au chapitre 7 des

d'actes de ceux-ci, saisis idéalement (*jene sind nichts anderes als die ideal gefaßten Aktcharaktere dieser*).»

<sup>11</sup> Cf. *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906/07* [Hua 24, 142-143].

<sup>12</sup> Cf. *Aufsätze und Rezensionen (1890-1910)* [Hua 22, 157-158].

*Prolégomènes*, dont la thèse est que le psychologisme est de fait un relativisme (*LUI*, §38).

Il y a au moins deux façons, pas forcément incompatibles, de comprendre comment Husserl a pu être un partisan de l'objectivisme sémantique sans être platoniste. D'abord, on peut insister sur le fait que la vérité en soi n'est pas l'existence en soi, et rejoindre par là Bolzano et surtout Lotze. C'est là une voie de recherche proposée récemment<sup>13</sup>. Ensuite, on peut considérer que le logicien, selon les *Recherches*, objective les propositions de manière à en faire des objets en soi en un sens platoniste (la logique est une science mondaine), dont la «fondation phénoménologique de la logique» révèle par ailleurs au logicien qu'elles ont une existence seulement relative. L'idée sous-jacente à cette interprétation est que la locution «en soi» exprime moins une position métaphysique, en l'occurrence la thèse platoniste de la séparabilité des propositions, qu'une attitude cognitive spéciale.

La seconde approche me semble généralement plus éclairante. Elle s'impose très nettement à la lecture de plusieurs textes clefs des *Recherches logiques*. Comme le répète Husserl à de nombreuses reprises, le fait que le logicien étudie les propositions «en soi» signifie que la logique pure est une science abstraite ou, plus exactement, une science procédant par *idéation*<sup>14</sup>. Comme le matériau des idéations n'est autre que des actes mentaux d'un certain type, par exemple des jugements, la logique pure est aussi une science *réflexive*. Les significations sont considérées *en soi* au sens où elles sont des invariants idéationnés à même des multiplicités de vécus concrets, l'idéation se distinguant de l'induction psychologico-descriptive par une certaine autonomisation idéalisante des significations comparable à celle des nombres en arithmétique: en termes bolzaniens, les significations sont considérées indépendamment de ce qu'elles sont exprimées ou pensées, etc. (*LUI*, §35). Ces deux aspects

<sup>13</sup> L'idée est que la notion lotzienne de *Geltung* marque en tout cas une prise de distance envers le platonisme naïf. Cf. R. Rollinger, «Hermann Lotze on abstraction and Platonic Ideas», dans F. Coniglione, R. Poli et R. Rollinger (éds.), *Idealization XI: Historical studies on abstraction and idealization*, Rodopi, 2004 (Poznań studies in the philosophy of the sciences and the humanities, 82), p. 153-158, qui cependant maintient le qualificatif «platoniste» pour Husserl comme pour Lotze. Ou encore H. Peucker, *Von der Psychologie zur Phänomenologie: Husserls Weg in die Phänomenologie der „Logische Untersuchungen“*, Hamburg, Meiner, 2002, p. 141-147, qui considère que Lotze a fait fonction de *medius terminus* entre le platonisme logique bolzaniens et la phénoménologie brentaniens. Cf. l'interprétation non platoniste de Lotze proposée par A. Dewalque dans le présent volume.

<sup>14</sup> Cf. la distinction entre sciences concrètes et abstraites introduite au §64 des *Prolégomènes*, *LUI*, A234-235.



idéal et réflexif de la connaissance logique sont clairement mis en avant au §34 de la I<sup>re</sup> *Recherche* :

Quand par exemple nous faisons un énoncé, nous jugeons sur la chose concernée et non sur la signification de l'énoncé propositionnel, sur le jugement au sens logique. Ce dernier ne devient pour nous objectif que dans un acte de pensée réflexif, dans lequel nous ne tournons pas simplement le regard sur l'énoncé accompli, mais accomplissons l'abstraction (ou mieux : l'idéation) requise. (LU2, 1, A103)

La double caractérisation de la logique comme idéale et réflexive ne fait qu'exprimer autrement la thèse que les propositions sont des *species* d'actes mentaux. L'idée est que les «catégories de la signification» sont obtenues par abstraction à même des actes mentaux descriptibles phénoménologiquement. En un certain sens, cette idée suffit déjà à atténuer fortement le contraste entre l'idéalisme bolzanien des *Prolégomènes* et l'idéalisme de style kantien des *Idées I*. Car précisément, si les propositions sont des *species* d'actes mentaux, alors elles sont *a fortiori*, au sens des *Idées I*, des «essences immanentes».

Il est important de noter que, dans la première édition des *Recherches*, le logicien porte à lui seul la charge de l'idéalité. Comme on aura l'occasion de le voir plus en détail dans la section suivante, la thèse de la première édition est que le phénoménologue fournit au logicien des matériaux descriptifs pour ses idéations et qu'une «fondation phénoménologique de la logique» est donc nécessaire, mais aussi que la phénoménologie n'est aucunement une science idéale comme l'est la logique. La phénoménologie s'oppose à la logique comme le vécu concret à la signification *in specie*<sup>15</sup>. Néanmoins, la théorie des propositions *species* de la première édition des *Recherches* fournit déjà une première justification — provisoire et encore problématique, comme on le verra un peu plus loin — de la coexistence apparemment antinomique de la phénoménologie et de l'objectivisme sémantique. Comme l'observait avec profondeur Jocelyn Benoist, la caractérisation de la proposition comme un identique s'instantiant dans des intentions individuelles, qui est étrangère à Bolzano comme à Frege, a pour effet de tracer une «troisième voie où l'intentionnalité et l'objectivité sémantique deviendraient compatibles»<sup>16</sup>.

<sup>15</sup> Cf. LU2, A6: «Ce qui intéresse le logicien n'est pas le jugement psychologique, c'est-à-dire le phénomène psychique concret, mais le jugement logique, c'est-à-dire la signification identique de l'énoncé qui est une en face des multiples vécus de jugement descriptivement très différents.»

<sup>16</sup> J. Benoist, «Husserl's theory of meaning in the first *Logical Investigation*», dans D.O. Dahlstrom (éd.), *Husserl's Logical investigations*, Kluwer, 2003, p. 17 sq. Ces

#### 4. La fondation phénoménologique de la logique

La caractérisation des propositions comme *species* d'actes de jugement et plus largement des significations comme *species* d'actes mentaux, avec son corollaire qu'est l'identification de la signification au contenu intentionnel de l'acte expressif, est assurément la clef de la «fondation phénoménologique de la logique». Toutefois, cette manière de voir engendre de nouvelles difficultés dont il n'est pas sûr qu'elles soient réglées définitivement dans les *Recherches logiques*.

La question, une fois encore, porte sur le choix entre l'auto-fondation et la fondation extrinsèque de la logique. À première vue, il y va de deux choses l'une. Soit la phénoménologie est entièrement distincte de la logique, soit elle lui est totalement ou partiellement identique.

La première option serait de plaider pour la fondation extrinsèque. Bien que les *Prolégomènes* excluent la fondation de la logique dans la psychologie descriptive, la «fondation phénoménologique de la logique» peut encore être comprise comme une fondation des logiques pure et normative dans une discipline distincte, la phénoménologie. Mais cette première possibilité est problématique parce qu'elle semble insuffisamment discernable du psychologisme. En quoi une telle fondation phénoménologique ne serait-elle pas, de fait, psychologiste? Après tout, Husserl n'identifie-t-il pas expressément, dans la première édition des *Recherches*, sa phénoménologie à la psychologie descriptive (LU2, A19)<sup>17</sup>? Plus encore, la description phénoménologique ne semble pas même garantir l'exactitude ou l'idéalité que les *Prolégomènes*, on l'a vu, jugeaient pourtant absolument indispensable à toute fondation de la logique. Comme le suggère assez nettement le texte de la première édition, Husserl, à cette

conclusions rejoignent l'«interprétation de Copenhague» proposée par D.W. Smith, suivant laquelle c'est la théorie de l'intentionnalité qui fournit la clef de l'unité des *Recherches* en permettant l'intégration de la logique avec la théorie des actes de langage, l'ontologie, la phénoménologie et l'épistémologie (voir «What is 'logical' in Husserl's *Logical Investigations*? The Copenhagen interpretation», dans D. Zahavi et F. Stjernfelt (éds.), *One hundred years of phenomenology: Husserl's Logical Investigations revisited*, Kluwer, 2002, p. 51-65; et, en termes plus nuancés, «The unity of the *Logical Investigations*: Then and now», dans D. Fisette (éd.), *Husserl's Logical Investigations reconsidered*, Kluwer, 2003, p. 21-34).

<sup>17</sup> Cf., en un sens voisin, le «paradoxe du psychologisme logique» évoqué par D. Willard, «The paradox of logical psychologism: Husserl's way out», dans J.N. Mohanty (éd.), *Readings on Husserl's Logical Investigations*, Nijhoff, 1977, p. 43-54: d'une part les lois logiques concernent manifestement des actes mentaux comme juger, penser, raisonner, etc.; d'autre part elles ne sont en aucun cas dérivables de connaissances psychologiques.

époque, ne voyait pas dans la connaissance phénoménologique une connaissance idéale comme la connaissance logique<sup>18</sup>.

Il est certain que Husserl était pleinement conscient de cette difficulté alors qu'il rédigeait la première édition des *Recherches*. Il écrivait ainsi :

La phénoménologie est la psychologie descriptive. Donc la critique de la connaissance est essentiellement psychologie, ou du moins on ne peut l'édifier que sur le sol de la psychologie. Si donc la logique pure repose aussi sur la psychologie, à quoi bon toute cette querelle contre le psychologisme? (...) La nécessité d'une telle fondation psychologique de la logique pure, à savoir d'une fondation rigoureusement descriptive, ne peut nous induire en erreur sur l'indépendance mutuelle des deux sciences, de la logique et de la psychologie. (LU2, A18, passage supprimé de la 2<sup>e</sup> édition)

Si la phénoménologie, ou psychologie descriptive, est nécessairement anexacte, alors la logique doit impérativement en être distincte, sous peine de tomber dans le psychologisme. Mais cela n'empêche pas que la phénoménologie doit fournir à la logique des matériaux intuitifs pour ses idéations, précisément dans la mesure où les significations sont des *species* d'actes mentaux. Tel est le sens, il faut le rappeler, du fameux «retour aux choses mêmes», qui est d'abord une prise de conscience par la logique de son «origine phénoménologique» qu'est la description phénoménologique du vécu<sup>19</sup>. En ce sens, la première édition des *Recherches* ne se démarque du psychologisme que si la fondation phénoménologique de la logique n'est une fondation extrinsèque que jusqu'à un certain point. Les descriptions psychologiques alimentent extrinsèquement les idéations du logicien, mais celles-ci n'en sont pas moins indépendantes de la phénoménologie, laquelle, dans la première édition, n'est pas idéaliste. Un abîme sépare donc le phénoménologue, qui décrit le contenu logique comme un «moment» individuel du vécu, un trope pourrait-on

<sup>18</sup> Par exemple LU2, A5 (modifié dans la 2<sup>e</sup> éd.): «Alors même que c'est l'analyse idéale et non l'analyse phénoménologique qui appartient au domaine propre originel de la logique pure...».

<sup>19</sup> LU2, A7: «Les concepts logiques (...) doivent avoir leur origine dans l'intuition; ils doivent se constituer par abstraction sur le fond de certains vécus». Cette idée a joué un rôle important dans l'antagonisme avec les néokantiens. Dans un passage intitulé «Le sens de la phénoménologie» ajouté à la deuxième édition de sa *Logique de la connaissance pure*, Hermann Cohen reprochait à Husserl de vouloir préparer la logique en lui assignant un «pré-contenu» (*Vorinhalt*) extrinsèque. En ce sens, arguait-il, la fondation phénoménologique de la logique ne peut que porter atteinte à l'autonomie et à la nécessaire auto-fondation de la logique pure; elle induit une forme de psychologisme logique d'autant plus pernicieuse qu'elle se fait passer pour antipsychologiste (H. Cohen, *System der Philosophie. Erster Teil: Logik der reinen Erkenntnis*, 2<sup>e</sup> éd., 1914, réimpr. Olms, 1997, p. 56).

dire, et le logicien, qui le considère *in specie*. Maintenant, comme aucune connaissance anexacte n'est suffisante pour fonder une connaissance exacte, aucune loi logique n'est dérivable de la psychologie. La fondation phénoménologique de la logique ne compromet nullement l'autonomie de la logique ni, en un certain sens, son auto-fondation. Elle signifie plutôt que, procédant nécessairement par abstraction idéalisante, le logicien a besoin de matériaux descriptifs sur lequel opérer ses idéations, lesquelles, selon la VI<sup>e</sup> *Recherche*, sont des actes fondés dans des intuitions individuelles.

Si l'on se demande maintenant ce qui, dans la première édition des *Recherches*, distingue encore la «fondation phénoménologique de la logique» du psychologisme, alors il ne semble plus y avoir qu'une réponse possible: l'enjeu n'est pas ici l'idée d'une fondation non psychologique de la logique, mais celle d'une fondation psychologique *d'un style nouveau*, précisément non psychologiste. L'erreur des psychologues, nous dit Husserl, n'est pas tant de fonder la logique dans la psychologie, mais de concevoir cette fondation comme une fondation «*explicative*» et, par là, de porter atteinte à l'autonomie de la logique pure. Au contraire, la psychologie ne peut servir de fondement à la logique qu'en un sens *descriptif* et non explicatif. En d'autres termes, la tâche du psychologue n'est pas d'*expliquer* (*erklären*) les lois logiques en les dérivant (causalement) de régularités psychologiques, mais bien de les *clarifier* (*aufklären*, *klären*) en les rapportant à leurs sources intuitives, c'est-à-dire en révélant à quoi se réfèrent ultimement les idéalizations du logicien<sup>20</sup>.

L'œuvre ultérieure, y compris la deuxième édition des *Recherches*, a modifié en profondeur cette conception, en opposition de loin plus tranchée à la première option énumérée plus haut. Le changement porte plus spécialement sur deux aspects de la conception défendue en 1901. Husserl s'emploie d'abord à affirmer le caractère *idéalisant* de la phénoménologie, c'est-à-dire la possibilité d'une phénoménologie «pure», non empirique, apriorique. Ensuite, il s'agit d'interpréter la neutralité métaphysique de la phénoménologie, déjà mise en avant dans la première édition des *Recherches*, dans le sens d'une *opposition au naturalisme*. Cette double rétractation ne pouvait, naturellement, qu'induire une prise de distance significative de la phénoménologie envers la psychologie descriptive au sens brentanien. Il suffit ici de citer le passage que Husserl a substitué à celui cité ci-dessus dans la deuxième édition des *Recherches*:

<sup>20</sup> Sur cette distinction, voir *LU2*, 2, §6.

Si le mot «psychologie» conserve son sens ancien, alors la phénoménologie n'est justement *pas* la psychologie descriptive; la description «pure» qui lui est propre — c'est-à-dire l'intuition d'essence accomplie sur le fond d'intuitions exemplaires de vécus (fussent-ils même des vécus fictifs librement imaginés) et la fixation descriptive des essences intuitionnées dans des concepts purs — n'est pas une description empirique (au sens des sciences naturelles), elle exclut bien plutôt l'accomplissement naturel de toutes les aperceptions et positions empiriques (naturalistes). (*LU2/I*, B18)<sup>21</sup>

En un mot, la phénoménologie rejoint la logique parmi les sciences idéales<sup>22</sup>. Ce qui a pour conséquence immédiate que la phénoménologie se distingue désormais de la psychologie descriptive brentanienne à laquelle elle s'identifiait dans la première édition. Ou encore, l'antagonisme ne se situe plus simplement entre la psychologie et la logique, mais entre d'une part la psychologie descriptive et, d'autre part, la logique et la phénoménologie. L'antipsychologisme des *Prolégomènes* et sa contrepartie, l'idéalisme logique, peuvent ainsi céder la place à l'antinaturalisme et à l'idéalisme phénoménologiques qui définissent la position de Husserl postérieurement au «tournant transcendantal». Une autre conséquence est que la thèse de l'idéalité du contenu intentionnel peut désormais recevoir une signification non plus simplement logique comme dans les *Prolégomènes*, mais phénoménologique. Ce qui prépare le terrain pour une généralisation — univoquement accomplie au §124 des *Idées I* — du sens en tant qu'unité idéale à l'ensemble de la vie intentionnelle, expressive et non expressive.

Pourtant, on peut encore se demander si ces formulations font autre chose que déplacer le problème. Si la phénoménologie est une science idéale qui traite de contenus intentionnels, alors on ne voit plus clairement ce qui la distingue de la logique. La question est de savoir s'il subsiste une différence de nature entre la logique et la phénoménologie, ou plutôt quelle utilité il y a encore à maintenir une logique pure distincte de la phénoménologie des actes expressifs. Après tout, plus rien n'empêche, désormais, de réinterpréter les lois de la logique comme des lois phénoménologiques authentiquement idéales portant sur des contenus intentionnels d'un certain type, logiques ou expressifs, et de substituer en

<sup>21</sup> La formulation la plus claire de ce changement est sans doute la longue addition de la 2<sup>e</sup> édition au §27 de la V<sup>e</sup> *Recherche*, *LU2/I*, B439-440.

<sup>22</sup> Notons que les §§71-75 des *Ideen I* compliquent singulièrement le problème, en affirmant que la phénoménologie pure est idéale ou apriorique (non simplement inductive), mais qu'elle n'est pas pour autant exacte (déductive).

conséquence au projet de fondation phénoménologique de la logique des *Recherches* celui d'une *logique phénoménologique*. Cette substitution doit avoir pour effet, il est vrai, un considérable changement de perspective, précisément dans la mesure où la phénoménologie, à la différence de la logique pure des *Recherches*, est définie comme une science purement immanente. Mais elle demeure plausiblement compatible, du moins pour l'essentiel, avec l'argumentation antipsychologiste des *Prolégomènes*.

Le projet d'une logique phénoménologique proprement dite s'est constitué dans l'œuvre postérieure à la première édition des *Recherches*. Dans *Logique formelle et logique transcendantale*, la «logique transcendantale» est ainsi définie comme cette partie de la phénoménologie transcendantale qui, par contraste avec l'«esthétique transcendantale» en tant que théorie des contenus perceptuels, s'occupe des contenus intentionnels de forme propositionnelle (cf. *Formale und transzendente Logik*, *op. cit.*, p. 256 sq.).

La promotion de la phénoménologie au rang de science idéale donne un sens non seulement très différent, mais aussi plus clair et moins équivoque à l'antipsychologisme logique. Car désormais la phénoménologie, étant idéale, peut se voir attribuer un rôle que la psychologie descriptive est incapable de jouer. Dans la première édition des *Recherches*, la logique pure était encore fondée — quoique en un sens affaibli, descriptif et non explicatif — dans la psychologie empirique, mais c'était l'autonomie de l'abstraction idéative qui la prémunissait contre l'erreur psychologiste. Le logicien énonce des lois idéales indifférentes aux faits psychiques réels. C'est en ce sens que Husserl pouvait déclarer expressément, dans la recension de Palágyi:

On voit que mon combat contre le psychologisme n'est nullement un combat contre la fondation psychologique de la méthodologie logique ou contre la clarification psychologico-descriptive de l'origine des concepts logiques, mais seulement un combat contre une position épistémologique qui a sans doute eu aussi une influence très néfaste sur la manière dont on traite la logique. (*Aufsätze und Rezensionen (1890-1910)* [Hua 22, 154])

En revanche, une fois élevée au rang de science idéale, la phénoménologie peut ne plus se limiter à la fonction de science auxiliaire procurant à la logique des matériaux descriptifs pour ses idéations. Elle est elle-même idéationnante et peut donc fonder, *au sens le plus fort du mot*, la logique, voire s'identifier à elle. Ce qui ouvre la voie à la conception de *Logique formelle et logique transcendantale*: l'antipsychologisme ne vise plus simplement à stigmatiser la confusion de la logique et de la psychologie descriptive mais aussi, à l'inverse, à annexer la logique à la

phénoménologie désormais distincte de la psychologie descriptive! Il s'agit maintenant, écrivait Husserl, de parcourir «le chemin menant de la logique traditionnelle à la logique transcendantale — à la logique transcendantale qui n'est pas une seconde logique, mais seulement la logique radicale et concrète se développant dans la méthode phénoménologique» (*Formale und transzendente Logik*, 256). De là l'idée, prégnante dans le traité de 1929, d'une logique «investiguant des deux côtés» (*zweiseitig forschende*), du côté objectif et du côté subjectif. Le projet est celui d'une *logique subjective* venant non seulement compléter et enrichir la logique objective des *Prolégomènes*, mais aussi la tirer de la «naïveté» de l'objectivisme sémantique (*Formale und transzendente Logik*, 136-137).

Pourtant, dans la première édition des *Prolégomènes* comme dans *Logique formelle et logique transcendantale*, le but reste essentiellement le même. Il s'agit de rapporter l'objectivisme sémantique aux origines subjectives des formes logiques, ou encore de déterminer comment l'objectivité logique *se constitue* subjectivement<sup>23</sup>. En ce sens, l'objectivisme sémantique n'est pas plus contredit par le projet de logique transcendantale de 1929 qu'il ne l'était par la théorie des propositions *species* de 1901. Après tout, des *species* dépendantes, même considérées comme telles, sont bien encore, rigoureusement parlant, des objets<sup>24</sup>. Ainsi, une manière de comprendre les remarques précédentes pourrait être de contester qu'il y ait une connexion nécessaire entre «objectif» et «en soi». Enfin, l'antipsychologisme des *Prolégomènes* est préservé pour l'essentiel, quoique sous une forme nouvelle. La logique transcendantale de 1929 est certes une logique «subjective», mais elle n'en évite pas moins les deux écueils qui définissent le psychologisme logique dans les *Prolégomènes*: d'une part la «psychologisation» des significations, d'autre part l'assimilation des lois idéales de la logique à des lois réelles<sup>25</sup>.

<sup>23</sup> Cf. l'analyse profonde de B. Leclercq dans «Que le mode de donation dépend du mode de constitution: L'intuition des idéalités», *art. cit.*, et, à propos des *Recherches*, K. Michalski, *Logic and time: An essay on Husserl's theory of meaning*, Kluwer, 1997, p. 12-13.

<sup>24</sup> Cf. M. Kusch, *Language as calculus vs. language as universal medium: A study in Husserl, Heidegger and Gadamer*, Kluwer, 1989, p. 58-59.

<sup>25</sup> Cf. J.M. Tito, *Logic in the Husserlian context*, Northwestern University Press, 1990, p. 11, concluant à raison que, d'après *Logique formelle et logique transcendantale*, «tout recours au subjectif n'implique pas un psychologisme».

